

VADROUILLES

Œuvres du Frac Languedoc-Roussillon
Chapelle des Pénitents à Aniane

Exposition du 30 juillet au 28 août 2011
Vernissage vendredi 29 juillet 2011 à 19 h



Charles Lopez

Raphaël Boccanfuso
Roderick Buchanan
Patrice Carré
François Dezeuze
Jean-Claude Gagnieux
Charles Lopez
Olivier Nardin
Till Roeskens

Infos pratiques

Chapelle des Pénitents - 34150 Aniane

Du lundi au vendredi de 10h à 12h et de 16h à 19h, samedi et dimanche de 15h à 19h | entrée libre

Renseignements : 04 67 57 01 40 | contact@ville-aniane.com | www.ville-aniane.com

Contact presse | Ville d'Aniane

Sophie Cabioch | 04 67 57 63 91 - com.aniane@gmail.com

Mairie d'Aniane - Service Culture et Communication

Contact presse et demande de visuels | Frac LR

Christine Boisson | 04 99 74 20 34 - christineboisson@fraclr.org

4 rue Rambaud - 34000 Montpellier - 04 99 74 20 35 - fraclr@fraclr.org - www.fraclr.org

Vadrouilles

De tout temps, les moyens de transport ont éveillé l'imaginaire des hommes : symbole de richesse et de puissance, le véhicule, qu'il soit animal ou construit à partir de matériaux naturels, qu'il soit « simple » comme une roue de vélo ou complexe comme un avion, est aussi le support de représentations plus ou moins rationnelles qui excèdent sa fonction utilitaire (parcourir le monde). Ce sont quelques-unes de ces « irrationalités » que l'ensemble exposé à Aniane espère faire partager à un large public en rassemblant des œuvres-véhicules ou des pièces réalisées au moyen de véhicules.

On peut établir trois types de représentations associées au « véhicule ». Les premières sont celles qui renvoient à l'espace qu'il traverse et que, d'une manière ou d'une autre, il fait voir ou commente : par exemple, les matériaux qui constituent le véhicule sont ceux-là même qui forment le contexte de son usage (éléments naturels des barques primitives ou, à l'extrême opposé, les signes renvoyant aux activités valorisantes de la vie moderne, le sport automobile par exemple) ; ou encore il est le lieu d'où l'on peut voir le paysage traversé et le décrire à son aise... Les secondes sont en lien avec l'imaginaire singulier de celui qui le possède et qui transforme le véhicule en prétexte à son délire : on pourrait dire alors que le véhicule, plutôt que de traverser le monde, passe d'abord par le cerveau ou l'estomac de son vorace propriétaire, et qu'il n'intéressera plus le monde réel que de manière lointaine, une fois changé en « monstre ». Son usage premier n'est alors qu'un souvenir anecdotique, et ce n'est plus que dans l'espace imaginaire qu'il trouve sa raison d'être. Le troisième type de représentation que porte le véhicule est plus strictement artistique : ni tourné vers le réel dont il est censé réduire les résistances, ni centré sur l'imagination débridée de son auteur, il est l'occasion d'une forme esthétique inédite, sculpturale ou picturale : on espère faire de lui un signe abstrait, une Forme pure. On vise en lui le Symbole nouveau.

Bien entendu, ces trois registres ne sont pas imperméables les uns aux autres. Chaque objet peut, selon l'angle de vue que l'on porte sur lui, révéler des caractéristiques appartenant à l'un ou l'autre de ces types de représentation. Cela n'a rien d'étonnant, tant il est vrai que les véhicules sont des vecteurs puissants pour la pensée intuitive des hommes. Le réel, l'imaginaire et le symbolique s'y côtoient, pour la plus grande délectation de la pensée, impure ou sauvage, spéculative ou technicienne, visionnaire ou téléologique. « Vadrouiller » entre ces différents possibles est l'offre faite aux visiteurs de la Chapelle d'Aniane, sans souci particulier qu'ils se perdent en route, tant il est vrai qu'une chapelle, Dieu merci !, garantit en principe contre tous les égarements...
Bonnes vadrouilles !

Emmanuel Latreille

Raphaël Boccanfuso

Né en 1964 en France,
vit à Suresnes (Île-de-France).



Aux couleurs du Frac Languedoc-Roussillon, 1998

Tirage jet d'encre couleur contrecollé sur aluminium, 80 x 120 cm

Cette installation est constituée de pièces à conviction qui relatent une performance délictueuse de l'artiste Raphaël Boccanfuso. En effet, comme le précise clairement la photographie agrandie du cinémomètre envoyé par les gendarmes : le 6 octobre 1998 à 15h15, un homme cagoulé tel un pilote de rallye, a commis un excès de vitesse sur l'autoroute A 61 (161 km/h), il était au volant d'une voiture d'occasion maquillée d'emblèmes de « sponsors ». Or, outre le problème qui consiste à enfreindre une loi a fortiori contournée par monsieur tout le monde tous les jours ou presque, et qui jette les bases d'une fiction policière, le jeu de la transgression se fait plus acéré et ambigu à la lecture des autocollants qui tapissaient alors la voiture vrombissante du jeune artiste : les « couleurs » du Frac Languedoc-Roussillon - au travers de son logo - y étaient particulièrement visibles, mais on pouvait aussi y reconnaître ceux du ministère de la Culture et de la Communication, la Drac et la DAP ayant alloué une aide pour la réalisation de ce travail.

Le positionnement de l'artiste est évidemment fortement critique, et n'est pas dénué d'une dimension parodique dans la référence à un sport populaire surmédiatisé et recontextualisé par Boccanfuso, tout comme d'une distance ironique qui s'ancre dans le fait de solliciter certaines institutions pour outrepasser la légalité. C'est d'ailleurs le Frac Languedoc-Roussillon qui a payé le procès-verbal de Raphaël Boccanfuso, acceptant de se prêter à cette «course-poursuite» du chat et de la souris, dans laquelle on ne sait plus bien qui est pris - voire qui provoque qui -, puisque l'institution, tout en se prémunissant de l'Académisme, permet à ce type de démarche d'exister.

Bien que cette dernière ait mesuré ici les risques, il semble pour le moins séduisant de se demander jusqu'où un organisme culturel subventionné par l'état peut aller, quelles sont ses limites, et si la tentation que suscite toute forme de transgression ne peut devenir un engrenage... (Christelle Desbordes)

| Expositions récentes

2011

Rencontres internationales Paris/Berlin/Madrid

Apparis, interventions artistiques éphémères, Paris

Textuels, Greenhouse, Saint-Etienne

Roderick Buchanan

Né en 1965 à Glasgow,
vit à Glasgow.



Peloton, 1999

Vidéo, 4 h 8 min., couleur, muet

Roderick Buchanan fait partie de la jeune génération d'artistes des années 1990 pour qui le sport est un thème privilégié. L'art n'est pas dissocié de la vie, il explore au plus près le réel de tout le monde.

Peloton est la vidéo intégrale du tour de France 98 de cyclisme. La particularité réside bien sûr dans sa présentation qui s'apparente à un jeu formel. Sur un grand écran, les cyclistes de toutes nationalités défilent comme un cours d'eau en cascade de haut en bas. Roderick Buchanan a choisi de monter et de montrer uniquement les plans du peloton vu d'hélicoptère. L'action se déroule et se répète ainsi par petite boucle rapide bien que soit respecté le temps réel de la course jusqu'à la ligne d'arrivée. Il propose aux spectateurs de se laisser prendre au jeu de l'art et du sport durant la performance. Le sport, souvent appelé l'opium du peuple, n'est autre pour l'artiste que la métamorphose de la société et du rapport au monde, avec son spectacle et ses pratiques, son agressivité et ses malversations, sa générosité et son partage, ses prouesses et ses codes. Globalement dans ce travail, l'identification prend le pas sur l'identité et l'espace devient commun. L'artiste s'efface au profit de machines à rêver qui se plaisent à rapprocher les communautés et parlant un langage universel. Dans ses vidéos et ses œuvres photographiques, Roderick Buchanan apparaît comme un médiateur de nouvelles règles du jeu aux frontières de l'art et du champ social. (Céline Mélissent)

| Expositions récentes

2007

From a city of one million, La Criée centre d'art contemporain, Rennes

Historionics, GoMA, Galleries of Modern Art, Glasgow

Patrice Carré

Né en 1957 à Angers,
vit à Marseille.



L'Abordage, La Traversée, La Bataille (ill.), 2006

Impressions numériques sur bâches PVC, 90 x 180 et 180 x 270 cm

Patrice Carré regarde le monde et s'empare de ce qu'il y trouve pour construire des œuvres appartenant à des registres extrêmement variés.

Ces trois images (une série), réalisées en 2006 à partir de l'album *Le Secret de la licorne* d'Hergé, sont proposées comme trois peintures « classiques ». Dans ces images reconstituées à partir des dessins, le « son » est intégralement du visible : c'est pourquoi elles sont sans « bulles » (phylactères), étant tellement parlantes qu'elles n'ont pas besoin d'autre chose que leur puissante luminosité : et elles sont, à dire vrai, suffisamment « hautes en couleur » ! Deux de ces images font bien penser à des scènes de bataille de tableaux classiques ou plus encore cinématographiques, mais le réel des personnages qui se sont prêtés à reconstitution est si prégnant et généreux qu'elles mettent en cause la référence culturelle ou artistique pour faire entendre les êtres qui jouent à travers elle avec leurs gueules singulières. Il s'agit donc bien, comme l'indique le titre de la seconde image, d'une « traversée » du cadre figé des images, traversée opérée au moyen du « bruit des humaines », qui vient en percer la surface de même qu'un son, trop fort pour être contenu, fait claquer une membrane de haut-parleur ou la toile d'un tableau.

Le choix des images s'est porté précisément au moment où le capitaine Haddock raconte l'abordage de La Licorne par les pirates de Rackham le Rouge. Ce vaisseau est commandé par l'ancêtre du capitaine, Le Chevalier François de Hadoque. Pour la réalisation de ces images, Patrice Carré a demandé à des figurants bénévoles de bien vouloir rejouer deux scènes. Les photographies de ces femmes et de ces hommes, habillés en pirates dans un décor d'opérette et animés par un sentiment de partage, font apparaître une nouvelle représentation qui vient s'ajouter aux fabuleux dessins d'Hergé. Ces photographies indiquent et déplacent deux niveaux de réalité, celui d'une représentation d'hommes et de femmes qui jouent à Tintin et celui d'une représentation de la fiction par Hergé.

| Expositions récentes

2010

Sons en formation, Les Perles, Barjols

2008

Coquillages et crustacés, MIAM, Sète

2007

Cercles et Carré, Frac Languedoc-Roussillon, Montpellier

François Dezeuze

Né en 1947 à Montpellier,
vit à Montpellier.



Embarcations (extrait), 1982-83

Huit éléments muraux, fibres végétales, algues, cire à cacheter, images

François Dezeuze travaille avec des matériaux récupérés d'origine végétale ou industrielle. Il utilise ces éléments comme des lignes graphiques et colorés avec lesquels il crée des compositions figuratives. La simplicité et la pauvreté de ces objets permettent d'aborder humoristiquement les techniques traditionnelles du dessin, de la peinture et du collage. Mais ne sont-ils pas le moyen de créer un détournement, de faire naître de nouvelles propositions plastiques issues de l'assemblage ?

Le spectateur est alors invité à entrer dans un univers poétique. Dans ces saynètes miniatures, chacun peut imaginer tous les possibles, s'embarquer littéralement dans l'embarcation originelle de Noé, symbole de la paix retrouvée, ou dans celle qui emporta Ulysse dans son voyage initiatique, ou encore dans celles de tous les contes et de tous rêves.

Les *Embarcations* installées directement au mur se présentent comme des frises ou des tableaux reconstitués, à la fois simples et complexes. Elles sont un engagement au voyage. (Elisabeth Klimoff)

Jean-Claude Gagnieux

Né en 1957 en Algérie,
vit à Vauvert (Gard).

Hippogriffe, 1992

Vélos, structure métallique, ailes et renard en peluche,
210 x 150 x 100 cm



Jean-Claude Gagnieux est à la fois sculpteur, inventeur et performeur, instaurant des rapports particuliers avec les objets. Son intention est de créer à partir d'un assemblage technique d'objets, un spectacle mis en scène par le spectateur lui-même.

Hippogriffe est une installation composée d'un vélo d'enfant relié par une structure métallique à un autre vélo d'enfant plus petit, situé « en l'air » au-dessus du premier, et équipé de deux ailes, un renard en peluche sur la selle. Le jeu du pédalier du premier vélo fait alors battre les ailes du deuxième. Ce montage est le résultat d'un bricolage simple mais qui adopte les dispositions sophistiquées. Cette œuvre est au départ une commande d'accessoire pour le film de Sylvie Nayral intitulé *Le Monde à l'envers*.

Les matériaux de récupération servent à des fins magiques et c'est la turbulence mécanique qui matérialise cet aboutissement. Il suffit d'un geste basique (actionner le pédalier) pour réinventer un monde imaginaire (un vélo qui vole conduit par une peluche), que le spectateur est invité à mettre en mouvement.

Hippogriffe est une œuvre vivante, un univers ludique et fantastique. Les éléments qu'il comporte autant que l'action engendrée nous plongent dans une sorte d'émerveillement enfantin. Le travail est d'autant plus relationnel que le visiteur fait partie intégrante de l'œuvre ; c'est lui qui véhicule le fondement de l'artiste, tout en se retrouvant dans une situation humoristique voire dérisoire.

Il s'agit là d'une expérience sur la mécanique du rêve, d'une maquette explicative et élémentaire du cheminement humain du rationnel vers l'irrationnel, du monde adulte vers le monde enfant.

| Expositions récentes

2009

Jean-Claude Gagnieux, Galerie Philippe Pannetier, Nîmes

2008

Performance de Jean-Claude Gagnieux, Mesclun, PPCM, Nîmes

Charles Lopez

Né en 1979 à Toulouse,
vit à Paris.

Bicyclette, 2003

Métal, tissus, plastique, caoutchouc,
90 x 265 x 43 cm



L'artiste se définit d'abord par son travail de la littéralité. Charles Lopez joue du mot et joue sur le mot. Des mots en accord avec l'objet cependant le lien entre oeuvre et mots du titre laisse le regardeur dans le questionnement lors de la première lecture. Lopez utilise un processus entre incompréhension et compréhension sous le joug de l'immédiateté. L'artiste crée un apparent non-sens pour rompre avec l'habitude de la reconnaissance. Par exemple la bicyclette est loin des standards proportionnels de la bicyclette. Ses proportions la rendent inutilisable pour circuler. Face aux œuvres de Lopez on se trouve dans un effet de cycle infini dû à l'utilisation de la tautologie. En effet, le titre désigne l'œuvre et l'œuvre désigne le titre. L'un est la définition de l'autre. Le titre est le point de départ de l'œuvre mais il est aussi son aboutissement. Plus exactement il s'agit d'une amorce de définition. On est dans l'ellipse. Un minimum est suggéré pour amorcer la compréhension. Ainsi l'artiste instaure une temporalité car le regardeur a besoin de temps pour que le cheminement de la compréhension se fasse en lui. Il suffit de peu de chose pour comprendre et la vérité arrive sans prévenir. Dans une immédiateté après une période de temps mort. En fait, tout le terrain de l'exposition porte en lui les indices de la vérité de l'œuvre (d'où la rigueur de l'artiste). Le sens est à découvrir. On le trouve dans un en-dessous. L'artiste donne des titres extrêmement explicites au point de laisser le regardeur coi et cela d'autant plus face à une œuvre qui se dévoile énigmatique. Lopez explore la relation d'un universel comme la définition d'un objet dans le dictionnaire et le particulier avec une réalité de l'objet propre. Le vélo avec des dimensions non académiques est une des réalités de l'objet, il a ses particularités qui en font un objet unique. Il est à la frontière, il est dans les limites de l'objet. Dans les limites de l'objet pour se signifier toujours à lui-même. Jusqu'où un vélo est-il un vélo ? Ici l'idée se transforme et va d'une forme à une autre. On est dans l'idée polymorphe.

Lopez prend ses inspirations entre notamment deux mouvements artistiques. Il se rapproche de l'art conceptuel sur la base de la primauté de l'idée sur la réalité, mais il se détache de cette esthétique sur le plan du refus de la portée incertaine et de la sensibilité. L'artiste se dessine également par l'art minimal. Une esthétique du *less is more*, le plus et le moins, avec une forme épurée sortie d'un geste artistique qui interroge l'œil. Il ne crée pas de l'ordre mais du désordre pour arriver à une prise de conscience du regardeur.

| Expositions récentes

2010

Les Élixirs de Panacée, Palais de la Bénédictine, Fécamp
Chassé-Croisé, Frac Languedoc-Roussillon, Montpellier

Également montrée dans l'exposition :

Toute proportion gardée, 2006

Sculpture en PVC, 4 x 43 x 29,5 cm

Reproduction d'une boule de bowling dans une forme rectangulaire, où la masse, le volume et la matière sont identiques à ceux d'une boule classique.



Patrick Nardin

Né en 1965 à Thann (Haut-Rhin),
vit à Metz.



Racing, 2007

Vidéo, 2'20''

Le travail de Patrick Nardin s'attache aux relations du film et de la vidéo à la peinture ; ce faisant il explore et problématise le temps vidéographique ou cinématographique, la question des appareils, le geste graphique ou pictural dans ce contexte, la qualité des surfaces, l'enjeu perceptif par opposition à ce qui pourrait faire récit. Tous les éléments sont pensés en termes d'installation, ce qui signifie également que les vidéos, en particulier, sont à chaque fois considérées dans le rapport à l'espace architectural qui les reçoit. La singularité des lieux construit en partie le regard même s'il faut prendre en compte la capacité d'œuvres de cette nature à se délocaliser et à exister virtuellement sur des supports multiples. On peut imaginer qu'il s'agit là d'une forme de résistance à la survisibilité des images que proposent par exemple les sites d'échange de vidéos. La question du tableau traverse en quelque sorte l'ensemble de la démarche et tend à se maintenir de façon diffuse dans un système de références où ses moyens traditionnels d'expression et ses modes de réception peuvent apparaître hors de propos.

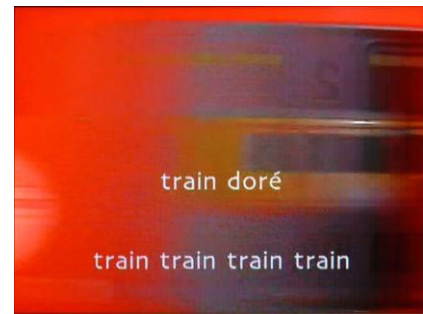
Racing montre une course de voitures. Celles-ci « foncent, se doublent, se percutent, provoquent des accidents, mais leur mouvement semble sans objet, la compétition se révélant sans début ni fin ; elles sont engagées dans une pure animation dont le rythme confine à l'abstraction... La réalisation s'est faite sur le principe d'un découpage image par image, chaque élément faisant l'objet d'un traitement pictural autonome ; on peut considérer que le film est le produit de tableaux successifs, peints à l'huile sur papier, fonctionnant sur le principe de la série... Entre décomposition et recomposition, le travail comporte exactement 1278 images peintes qui s'organisent en 46 plans... ».

Till Roeskens

Né en 1974 à Fribourg-en-Brisgau (RFA),
vit à Marseille.

Mots/Choses, 2004

Vidéo, 6'50''



La vidéo *Mots/Choses* propose des images en mouvements filmées en plan séquence fixe. La première image que nous percevons figure un écran noir auquel succède l'image d'un paysage qui défile depuis ce qui semble être un train, d'abord à vitesse modérée puis plus élevée. En même temps, le spectateur entend la voix d'une petite fille qui converse avec une personne - son père, l'artiste auteur de la vidéo. L'amorce de la conversation que nous percevons indique qu'ils ont une caméra : la petite fille regarde par le viseur et donne ses impressions. Rien ne nous indique si l'un d'eux tient la caméra ou si elle a été fixée de manière à rendre leur « exercice » (jeu) plus aisé (la caméra ne suggérant aucun mouvement, il est probable qu'elle a été fixée sur la vitre du train).

Père et fille jouent à nommer en allemand (leur langue maternelle) les choses vues dans le paysage qui défile et qu'ils perçoivent depuis ce train.

Environnements urbains et ruraux se succèdent. Nous suivons le parcours du train entre Strasbourg et Tübingen. La caméra croise deux autres trains, un jaune et un rouge, qui parasitent soudain l'image et écrasent les plans, notamment le train rouge qui obstrue totalement la vue et cache le paysage ; à ce moment-là nous pouvons voir sur la vidéo en surimpression la traduction de ce que dit la petite fille et les commentaires de son père. L'artiste se sert volontairement de ces sous-titres français pour cacher ce qui est montré. La vidéo incite le spectateur à jouer en adoptant une autre posture : il cherche ce que l'artiste et sa fille nomment, mais la vitesse du train étant élevée, il s'opère toujours un décalage entre le moment où la chose est nommée, traduite, et l'instant où le spectateur la cherche et la trouve. L'emploi de la langue allemande ajoute encore au décalage temporel. Ainsi, le spectateur est amené à anticiper sur ce qui va attirer le regard du père et de l'enfant, afin de participer de façon plus active à leur jeu.

Ce jeu en induit un autre : la petite fille va essayer de redéfinir les règles mises en place au départ et qui consistaient à nommer les choses vues depuis le train dans le paysage qui défilait sous leurs yeux. Elle va inventer un mot : « Kommellat » et essayer de faire deviner à son père sa définition ; tandis que celui-ci continue le jeu et nomme ce qu'il voit, sa fille insiste sur cette nouvelle « trouvaille » et veut que son père réponde à sa question et suive les nouvelles règles qu'elle vient juste de mettre en place : donner une définition et trouver à quoi elle correspond dans le paysage perçu. Puis, une fois qu'elle a défini le sens de ce mot : « maisons qui sont les unes sur les autres », le jeu avec les règles initiales reprend alors son cours. À certains moments, la fillette se disperse et une conversation s'engage à partir d'une chose vue, tandis que son père, imperturbable, continue le jeu tel que défini au départ.

L'artiste et sa fille prennent le même plaisir à jouer ; une joie presque jubilatoire se dégage de cette énumération, de la manière dont les enfants jouent avec les mots, comme s'ils étaient les premiers à les énoncer. Till Roeskens nous offre deux regards différents sur le monde, celui d'un adulte et celui d'une enfant. Alors que le père suit les règles du jeu à la lettre, la petite fille s'égaré, et l'énoncé d'un mot entraîne parfois une conversation qu'elle initie. L'œuvre rappelle l'acceptation des adultes pour les choses telles qu'elles sont, les noms donnés aux choses, par opposition aux questionnements des enfants dans la découverte et la compréhension du monde.

| Frac Languedoc-Roussillon

4 rue Rambaud - 34000 Montpellier | 04 99 74 20 35

Du mardi au samedi de 14 h à 18 h | Entrée libre

Bus 11 ou 15, arrêt Gambetta

www.fraclr.org

Suivez l'actualité des artistes de la collection
sur [Facebook](#)

Contact presse

Christine Boisson

04 99 74 20 34 | christineboisson@fraclr.org

Service des publics

Céline Mélissent, Gaëlle Dupré Saint-Cricq, Yan Chevallier

04 99 74 20 30 | se@fraclr.org



À voir au Frac LR cet été

Go to Thy Cold Bed and Warm Thee

Œuvres du Frac LR

Du 18 juin au 3 septembre 2011

Attention ! Horaires d'été : du mardi au samedi de 15 h à 19 h, fermé les jours fériés

Visites commentées pour les enfants

Les mardis et mercredis, 15 h : **découverte ludique** de l'exposition et **lecture de contes** en lien avec les œuvres. Pour les enfants dès trois ans

À venir

Petite Chasse au Snark

Œuvres du Frac LR/ Acquisitions 2011

Du 21 octobre au 17 décembre 2011

Vernissage jeudi 20 octobre 2011 à 18 h 30

(dates sous réserve)

FRAC
Languedoc-Roussillon

